

CD 1

Deux Poésies de Francis Jammes
Tirées du recueil "Clairières dans le ciel"

1. I. Ne me console pas

Ne me console pas cela est inutile ...
si mes rêves qui étaient ma seule fortune
quittent mon seuil obscur où s'accroupit la
brume
je saurai me résoudre et saurai ne rien dire.

Un jour tout simplement, ne me console pas,
devant ma porte ensoleillée je m'étendrai
on dira aux enfants qu'il faut parler plus bas
si délaissé de ma tristesse je mourrai.

2.
II. Vous m'avez regardé
Vous m'avez regardé avec toute votre âme
vous m'avez regardé longtemps
comme un ciel bleu.
J'ai mis votre regard à l'ombre de mes yeux
que ce regard était passionné et calme.

3.
Chewing-gum
(Poème de Claude Sernet)

Le cœur long
le sourire en télégramme
les yeux dissimulés comme le sens d'une
charade.
Je compte mes doigts
qui sont toujours dix.
Tandis que les arbres sont verts de toutes
leurs feuilles
que le ciel s'étoile d'oiseaux mondains.

4.
Faux Rayon
(Poème de Pierre Reverdy, extrait de La
Liberté des mers Éditions Flammarion)

Seule ligne ou pourtour
la lumière qui tombait du toit
s'est arrêtée sur son visage.
Il a dormi jusqu'au matin où il est mort
et personne n'a pu soupçonner sa présence
que le chat qui veille à son chevet
et la lune qui le regarde parfois par la
lucarne.

5.
Rondel "Au retour de dure prison"
(Poème de François Villon)

Au retour de dure prison
ou j'ai laissé presque la vie
si fortune a sur moi envie
jugez s'elle fait mesprison.
Il me semble que par raison
elle doit bien être assouvie.

Au retour!

Ceci pleine est de déraison
qui veuille que de tout desvie
Plaise à Dieu que l'âme ravie
en soit lassus en sa maison.

Au retour!

6.
La mule de Lord Bolingbroke
(Ballade de Max Jacob extrait de *Ennui sur le
taureau d'Europe*)
Lord Bolingbroke est en voyage
et perd sa mule, sa mule de satin.
Page va voir, ô! mon beau page
elle est dans les bois de sapins,

ne crains pas, lui dit une fée,
je t'en donne deux autres en or
non, celle-là fut mon aimée!
Merci Madame Belphégor!

Et l'écho répétait en plaine
l'écho des chants du cor
et l'écho répétait en plaine:
merci Madame Belphégor!

7.
Prière des treize hommes dans la mine
(Poème de P. Hubermont)
Vous, tous les saints et toutes les saintes
Qui patronnez les puits et les chantiers,
Vous qui protégez, dit-on, le travail des
mineurs,
Belles dames enluminées sur les vitraux de
l'église,
Et vous Sainte Barbe, douce Sainte Barbe,
bonne Sainte Barbe
Nous sommes peut-être des mécréants,
Mais, par pitié, entendez-nous!
Faites jaillir des sources claires et fraîches
De ces pierres noires qui nous brûlent le sang.

Quatre mélodies sur des poésies anciennes

8.
I. Couplet berrichon
(Poème de anonyme de XVI^e siècle)

Au bout du bras il m'a tendu la main
En me parlant des amours les plus tendres
(Je l'aimais tant!) Je l'aimais tant j'ai ben su
m'en défendre,
Ah! j'ai ben su élonger mon chemin,
Tel beau plaisir que j'avais de l'entendre.

9.
II. Lay ou plutost rondeau "Mort, j'appelle
de ta rigueur"
(Poème de François Villon)

Mort j'appelle de ta rigueur
Qui m'as ma maîtresse ravie
Et n'est pas encore assouvie
Si tu ne me tiens en langueur.
Onc puis n'euz force ne vigueur
Mais ... que te nuisait-elle. En vie!

Mort?

Deux estions et n'avions qu'un cœur
S'il est mort force est devie.
Voire, ou que je vive sans vie
comme les images par cœur.

Mort!

10.
III. Rondel "Tu te brusles à la chandelle"
(Poème de François Villon)

Tu te brusle à la chandelle
Hélas, mon cœur! ne vois-tu pas
Que dangier est toujours au pas
Qui fait à tous guerre mortelle
Soyes seur que tu l'auras belle
Si tu n'y vas bien par compas.

Tu te brusle à la chandelle!

Sont-ce châtaignes qu'on y pelle
À ton advis pour ton repas?
Nenni. Retrais-toi tout le pas
Ains qu'on te frappe au cul la pelle.

Tu te brusle à la chandelle!

11.

IV. Paroles de Marie à son fils

(Poème de anonyme de XVI^e siècle)

Mon cher enfant, ma très douce portée.
Mon bien, mon cœur, mon seul avancement.
Ma tendre fleur que j'ai long temps portée
Et engendrée de mon sang proprement:

Virginalment en mes flancs te conçus,
Virginalment ton corps humain reçus,
Virginalment t'ai enfanté sans peine.

Tu m'as donné connaissance certaine
Qu'à ton pouvoir âme ne se compère
Parquoi t'adore et te clame à voix pleine:
Mon doux enfant, mon vrai Dieu, et mon père.

12.

Le Chant des regrets

(Poème de Louis Recolin)

A présent, le flot noir des regrets
m'environne;

J'ai vécu les yeux clos et par l'âge brisé
Je tombe. Et cependant je fus toujours grisé
D'un sublime idéal que ne comprit personne.

Mes membres sont roidis et ma pâleur
m'étonne;
Au chevet de mon lit nul ne songe à veiller;
La lueur que je suis s'apprête à vaciller;
Mon front porte, déjà, des Parques, la couronne.

En vain toute ma vie a chanté l'avenir,
La paix, et même encor à mon dernier soupir.
Je voudrais leur donner plus qu'une humble prière;

J'ai heurté le mensonge et pour l'anéantir
J'ai marché dans la nuit au sein de la lumière
Qui n'éblouit mes yeux qu'au moment de mourir.

Romantiques

13.

I. La vie est plate

(Poème de Robert Boudry)

La vie est plate come le ventre d'un banjo oh!
oh! oh! oh!

La vie est triste et plate comme le ventre d'un
banjo
et ses romances trop oh! oh! oh! oh! trop
ressassées
n'éveillent plus en moi d'écho oh! oh! oh! oh!

Ne me dites pas qu'un soir je ne partirai pas
Que pour toujours derrière moi
je ne rejetterai pas les œillères des maisons
que portent dans la rue mes chemins
familiers.

Ne me dites pas qu'un jour je ne répondrai
pas
à l'appel incessant qui sonne à l'horizon
Surtout ne dites pas que je ne suis pas libre.

La vie est triste et plate comme un livre
fermé.
Mais chaque jour je l'ouvre à une page
blanche.

14.

II. Marche funèbre

(Poème de G. Ribemont-Dessaignes)

Sur la route pavée
des os verts de la mort
s'avance une belle aux ailes de tourterelle,
aux dents de ruse et d'or
on voit (âh! âh!) sous le soleil (âh!)
resplendir un turban
qui coiffe et efface sa face
qu'elle porte comme le cœur des ans.

Mais dans la cage d'os
que parent deux seins
doux comme la plume de l'écume,

ne battent ni sang ni cœur mais deux mains:
ce sont ce deux mains-là
qu'on voit fleurir le soir
dans l'air des tombes et qui retombent
sur les draps maculés de l'absence d'espoir.

15.

III. Voyage imaginaire

(Poème de Vicente Huidobro)

Me voici au bord de l'espace
Me voici au bord de l'espace
Me voici au bord de l'espace
et loin et loin des circonstances
Je m'en vais âh! Je m'en vais
tendrement come une lumière
vers la route des apparences
Je reviendrai m'asseoir
sur les genoux de mon père, mon père.

Un beau printemps rafraîchi
par l'éventail des ailes, des ailes
Un beau printemps
ô quand les poissons
déchirent le rideau de la mer
et le vide est gonflé
d'un regard virtuel

Je reviendrai, Je reviendrai
Je reviendrai sur les eaux du ciel
a ... J'aime voyager
comme le bateau de l'œil
qui va et vient, qui va et vient
qui va et vient à chaque clignotement.

Six fois déjà, six fois déjà
six fois déjà j'ai touché six fois le seuil
le seuil de l'infini âh! de l'infini
qui renferme le vent.

16.

Jeu du camp fou

(Poème de P. Vaillant-Couturier)

Puisque Jean est avocat
Notre tente il plantera
Puisque Pierre est horloger
Il cuira notre manger.
Rime, rime, rime la rime,
Rime, rime, rime sans raison,
Toute la semaine on trime
Aujourd'hui nous nous échappons.

Puisque Pierre est horloger
Il cuira notre manger.
Puisque Louis est métallo
Il ira chercher de l'eau.
Rime, rime, rime la rime, ...

Puisque Louis est métallo
Il ira chercher de l'eau
Puisque Jeanne est midinette
Elle essuiera les assiettes.
Rime, rime, rime la rime, ...

Puisque Jeanne est midinette
Elle essuiera les assiettes
Puisque Yette est pâtissière
Elle ira chercher les pierres.
Rime, rime, rime la rime, ...

Puisque Yette est pâtissière
Elle ira chercher les pierres
Puisque Joseph est typo
Il récusera les pots.
Rime, rime, rime la rime, ...

Puisque Joseph est typo
Il récusera les pots
Puisque Yvette est dactylo
Qu'elle garde les vélos.
Rime, rime, rime la rime, ...

17-19

Les Trois Plaintes du soldat
(Poèmes de André Jolivet)

I. La complainte du soldat vaincu

Me voici donc sans armes et nu,
Me voici donc sans haine et muet,
Me voici donc vide et pauvre
Comme des mains d'abondance
Qui n'ont pas assez donné.

Me voici maintenant
Comme une image inutile
De la souffrance de l'homme,
Me voici comme un cœur sans frère,
Comme un grain de blé sans terre et sans eau.

Je suis au milieu de vous, pressés
Autour de mon corps sans pensée,
Et vous interrogez mes paupières brûlées;
Mes amis, je vous dirai:

Me voici donc sans armes et nu,
Me voici donc sans haine et muet,
Me voici donc vide et pauvre
Comme des mains d'abondance
Qui n'ont pas assez donné.

Mais je suis resté en vie
C'est pour maintenant partager vos
souffrances,
Et si Dieu m'a gardé la vie
C'est pour travailler et construire avec vous,
Nous tous avons à refaire la vie,
Nous tous serons bâtisseurs de ce monde.

Et si je suis sans armes et nu
Et si je suis sans haine et muet,
Nous serons tous forts et riches
Comme des mains de misère
Qui savent tout donner.

II. La complainte du Pont de Gien

Et voici le soldat sur la route,
Il recherche les siens.
(Et marche, et marche, use-toi les pieds!)
Il regarde et à gauche et à droite,
Et ne voit toujours rien.
(A droite, à gauche, ouvre bien les yeux!)
"Ohé! bonnes gens du village,
Les avez donc pas vu passer,
Une femme et deux gosses en bas âge,
Finirai-je par les rencontrer?
Je suis pressé de leur dire:

Bonjour, Mademoiselle la Fille,
Bonjour, Monsieur le Fils,
Bonjour, bonjour, Madame la Mère,
Bonjour à tous, ma douce famille.
Après la tempête,
Nous voilà donc enfin réunis,
Tout contre moi vos trois têtes
Réchaufferont mon cœur, mes chéris.
Bonjour, Mademoiselle la Fille,
Bonjour, Monsieur le Fils,
Bonjour, bonjour, Madame la Mère,
Bonjour à tous, ma douce famille."

Le soldat reconnaît sa voisine,
Qui a longtemps marché.
(Marie, Marie, dis-lui qu'ils sont là!)
Il lui voit la figure chagrine,
Craint de l'interroger .
(Marie, Marie, qu'as-tu donc appris?)
"Hélas! je vais te briser l'âme,
Tu ne dois plus chercher les tiens,
Disparus, tes enfants et ta femme,
Au passage du Pont de Gien."
Et le soldat ne peut que dire:

"Adieu, Mademoiselle la Fille,
Adieu, Monsieur le Fils,
Adieu, adieu, Madame la Mère,
Adieu à tous, ma douce famille.
Souffle la tempête,
Adieu l'espoir d'être réunis,
Sous la mitraille vous êtes
Tombés sans souffle et privés de vie.

Adieu, Mademoiselle la Fille,
Adieu, Monsieur le Fils,
Adieu, adieu, Madame la Mère,
Adieu à tous, ma douce famille."

Le soldat s'agenouille au calvaire,
Il implore Jésus.
(Bon Dieu, bon Dieu écoutez-le bien!)
"Prenez soin des enfants, de la mère,
Près de vous revenus."
(Et prie, et pleure, mon pauvre soldat!)
"Maman! vois le soldat qui pleure"
Dit près de lui un petit enfant.
"Est-ce vrai? Serait-ce encore un leurre?
Mon Dieu! non, c'est bien eux et vivants!"
Et le soldat peut enfin dire:

Bonjour, Mademoiselle la Fille,
Bonjour, Monsieur le Fils,
Bonjour, bonjour, Madame la Mère,
Bonjour à tous, ma douce famille.
Malgré la tempête,
Nous voilà donc enfin réunis,
Tout contre moi vos trois têtes
Réchaufferont mon cœur, mes chéris.
Bonjour, Mademoiselle la Fille,
Bonjour, Monsieur le Fils,
Bonjour, bonjour, Madame la Mère,
Bonjour à tous, ma douce famille."

III. La Complainte à Dieu

Mon Dieu,
C'est plein des larmes et des souffrances
humaines
Que je suis venu m'arrêter ici.

J'ai vu les larmes des enfants,
J'ai vu les larmes des mères,
J'ai entendu les cris de la peur,
J'ai entendu les cris de la souffrance de la
chair.
J'ai pleuré les larmes des yeux
Privés de ce repos en vous, le sommeil,
J'ai crié les cris de la chair meurtrie,
J'ai hurlé ces ordres de la Mort
Qui commande la Mort,

Et vous m'avez accueilli
Dans vos bras de Nature,
Et cette eau, ces herbes, cette terre
M'ont ouvert tout grands vos bras,
Et ces arbres et le chant des oiseaux
M'ont baigné dans votre sourire,
Et ce ciel et ce soleil
Se sont épanchés pour moi
Comme votre cœur infini,
(Comme votre cœur infini)
Où je retrouve l'Amour et la Paix
(Où je retrouve l'Amour et la Paix)
Et la sublimité divine des mystères.

Mon Dieu,
J'étais en vous comme un enfant malade,
Et me voici tout ruisselant de votre gloire;
Mon Dieu,
Je sais que nos chemins seront de durs
chemins
Mais c'est avec vous que je les gravirai
Et ils me mèneront auprès de vous, je le sais
...
Mon Dieu,
Lorsque vous aurez choisi le moment de
m'abattre,
Ce sera pour me permettre
De me rapprocher de vous, je le sais ...
Faites qu'à cette heure-là je sois dans une
sérénité
Pareille à celle que je vous dois aujourd'hui
...

Je m'en remets à vous;
Mon Dieu je m'abandonne à vous,
A votre sourire, vos bras, votre cœur infini,

A votre cœur infini pour toujours
Ainsi soit-il!

CD2

Trois Chansons de Ménéstrel
(Poème de Jean De Beer)

1.
I. Chanson du cœur dolent

L'amour de moi, pour la guerre est parti,
et mon corps seul a pu rester ici.
Mon âme aussi s'en alla pour la guerre,
s'en fut chercher en tous lieux de la terre
l'amour de moi qui loin s'en est allé,
l'amour de moi qui loin s'en est allé.

L'amour de moi, que fais-tu? Que fais-tu?
Chez le païen ton corps s'est-il perdu?
Le froid hiver déjà mes os tourmente,
et je voudrais recouvrir de ma mante
l'amour de moi qui loin s'en est allé,
l'amour de moi qui loin s'en est allé.

L'amour de moi, chaque soir, chaque nuit,
se vient glisser tout froid dedans mon lit.
Hélas! Hélas! en moi le froid demeure,
Car je suis seule, et ma pauvre âme pleure
l'amour de moi qui loin s'en est allé,
l'amour de moi qui loin s'en est allé.

Amants d'hier, amants de tous les jours,
l'amour de moi emporta mes amours.
Très loin, tout seul, les plaines mortelles ...
et j'ai perdu au pied des citadelles
l'amour de moi qui loin s'en est allé,
l'amour de moi qui loin s'en est allé.

2.
II. Lamento de Jésus-Christ

Prenez garde à votre joie,
ô vous qui chantez,
le Malin comme une proie,
viendra vous guetter.
Vous aimez avec folie,
et vous laissez,
quand moi, dans mon agonie,
J'ai tout pardonné.

Mes deux pieds pour vous attendre,
ont été cloués;
et vous fuyez sans entendre
mes cris angoissés.
Mes bras s'ouvrent à vos peines,
mes frères humains.
Mais le péché vous enchaîne
au lieu de mes mains.

Les plaisirs de cette terre,
que j'ai faits pour vous,
vous en faites des misères
et des jeux de fous.
Mes amours sont éternelles
et vous préférez
les amantes infidèles
que tôt vous perdrez.

Ma douleur la plus cruelle
ne fut pas le bois,
mais vos pauvres cœurs rebelles
qui doutent de moi.
Mais ma voix qui vous appelle,
vous l'écoutez,
et les amours le plus belles,
vous les trouverez.

3.
III. Amour me nuit

Amour me nuit,
si je l'appelle,
si je le fuis.
Amour m'appelle,
et je le suis.
Beau doux ami,
qu'un cœur fidèle
a de souci!
Cœur infidèle,
jà tu me fuis,
jà tu me fuis,
Amour!

Il est parti
faire la guerre
au Sarrazi.
Ô male guerre,
mon dur souci!
Ah! que fait-y,
beau petit page,
mon doux ami?
Ah! petit page,
est-il en vie?
Est-il en vie?
M'ami?

Las! il est mort,
dans la bataille,
mon cher trésor.
Dans la bataille,
mon cœur est mort.
Amour me nuit,
si je l'appelle,
si je le fuis.
Amour m'appelle,
ah! je le fuis,
ah! je le fuis!
Amour!

4-8.
Poèmes intimes
(Poèmes de Louis Emié)

I. Amour
Ici et là, partout et même
Où n'étant plus tu es encore,
Je te découvre et te ramène
Dans l'ombre étroite de ton corps.

Tu peux perdre ici ta présence
Et disperser ton mouvement,
Dans ta forme qui recommence
J'immobilise mon tourment.

Tu n'es plus ce nom, ce visage,
Cette colère, cette loi:
Tu conduis dans mon paysage
La saison qui n'aime que toi.

Je n'existe plus si je doute,
Ombre vive aux bras transparents,
Et si tu parles je n'écoute
Que le silence où je m'entends.

II. Je veux te voir ...
Je veux te voir partout, toujours,
Te sentir en moi et me faire
Pareil à toi qui es pareille
A ce que je crois que tu es.

Il me faut ta chaleur, ta preuve
Exacte et secrète et profonde.
Tu es le ciel dont je suis sûr,
La nuit qui n'est plus redoutable.

Vigilance de ton amour,
Bonheur, île de ta présence:
Il me faut ce bien limité,
Cette sévère et forte chance.

Tu es tout ce que je désire
Dans l'espace qui nous entend;
Et lorsque c'est toi qui me cherches
C'est moi qui te trouve aussitôt.

III. Nous baignons dans une eau tranquille ...

Nous baignons dans une eau tranquille
Qui aide tous nos mouvements;
Et nous avons fait choix d'un ciel
Qui n'est qu'une autre transparence.

Lumière égale sur nos fronts,
Clarté pareille sur nos mains
Et, dans le fond de nos poitrines,
Lumière et clarté confondues!

IV. Tu dors ...

Tu dors et je te regarde ...
Ton visage a disparu
Et n'est plus qu'un souffle égal,
Un murmure de sommeil.

Ton corps devient une ligne
Qui s'allonge sans effort.
C'est un bel arbre couché
Endormi dans tout lui-même.

Tu dors et je te regarde ...
Les songes que tu connais
T'éloignent encore de moi
Et c'est une autre misère.

Je voudrais dormir en toi
Pour être plus près encore
De tout ce que tu me caches
Quand tu ne me caches rien.

Tu dors et je te regarde ...

V. Pour te parler ...

Pour te parler et pour te dire
Les mots que je voudrais te dire
Je ne trouve que le silence
Ou des gestes inachevés.

Je ne trouve que des paroles
Si éloignées de mon amour
Que je ne les prononce pas
De peur de pouvoir te tromper.

Pour te parler et pour te dire
Les mots que je voudrais te dire
Je ne trouve que le silence
Ou des gestes inachevés.

Ah ...

Je t'aime et je sais bien
Qu'il n'est plus de secret dans ce cœur
Qui n'a plus et ne peut plus avoir
Qui la forme du tien.

Trois Poèmes galants

9.

I. Sonnet a une lunatique
(Poème de Mellin De Saint-Gelais 1487-1558)

Il n'est point tant de barques à Venise,
d'huitres à Bourg, de lièvres en Champagne,
d'ours en Savoye et de veaulx en Bretagne,
de cygnes blancs le long de la Tamise,

ny tant d'amours se traictant en l'église,
ny differentz aux peuples d'Allemagne,
ny tant de gloire à ung seigneur d'Espagne,
ny tant se trouve à la cour de feingtise,

ny tant y a de mostres en l'Afrique
d'opinions en une Respublicque,
ny de pardons à Rome ung jour de feste,

Ny d'avarice aux hommes de pratique,
ny d'arguments, en une Sorbonnicque
que m'amy a de lunes dans la teste.

10.

II. Epître imprécatoire
(Poème de Germain-Colin Bucher 1475-1545)

Après ma mort, je te feray la guerre.
Et quand mon corps sera remis en terre

j'en souffleray la cendre sur tes yeulx
et si mon âme est repetée aux Cieulx,

crois sûrement, dame très rigoureuse,
je t'enverray flamme si chaleureuse,
de traicts à feu flamboyans si très fort
que tant vaudrait sentir armes de mort.

Et si je n'ay les droits de bonne vie
bien accompli, je courrai, à l'envie,
sans distinguer le temps ni la saison
comme un garou autour de la maison.

11.

III. Sonnet a Madeleine repentie
(Poème de Père Le Moyne 1602-1672)

Ici, d'un repentir célèbre et glorieux,
Madeleine, à soi-même indulgente et cruelle,
guérit de son péché la blessure mortelle
et par ses larmes tire un nouveau feu des cieux.

Son luxe converti se fait religieux.
L'esprit de ses parfums se fait dévôt comme elle.
Ces rubis sont ardents de sa flamme nouvelle
et ces perles en fleurs se changent à ses yeux.

Beaux yeux, sacrés canaux d'un précieux déluge,
innocents corrupteurs de votre amoureux juge,
ne seriez-vous jamais sans flammes ni sans dards?

Au moins pour moment faites cesser vos charmes:
la terre fume encor du feu de vos regards
et déjà vous brûlez le Ciel avec vos larmes.

12-15.

Jardins d'hiver
(Poèmes de Georges Lefilleul)

I. Aube

A l'heure du matin où ton âme sommeille
j'ai vu passer l'aurore effeuillant la rosée,
des grappes de soleil s'attardaient à la treille
et la brise baisait les ondes irisées.

Au rythme solennel des peupliers qui pensent,
mon amour évoquait de tièdes souvenirs
et je te revoyais dans cette efflorescence
heureuse d'être belle et belle d'un sourire,

heureuse aussi de toute ma tendresse ancienne
que tu ne soupçonnais et qui montait vers toi
puisant dans le secret la force d'être tienne
pour enchanter le soir où tu croirais en moi.

II. La Maison du bonheur

La maison du bonheur où s'abrite mon rêve
est une maison basse en l'infini perdue;
et l'on voit sous le flot des beaux jours qui s'achèvent
son front tout empourpré de lumière éperdue.

A l'écart des chemins un ruisseau va vers elle
porter l'ombrage frais de ses rives sonores,
et son chant caressant comme un murmure d'ailes
vers la maison perdue accompagne l'aurore.

Quelque fois dans le soir nous allons côte à côte
voir la nuit embarquer sur le ruisseau chantant
son cortège étoilé qui tréaille et sursaute
en se disséminant sur le ruban d'argent.

Et nous disons adieu à ce qui fuit et passe
remontant lentement en le jour qui s'achève
vers le seuil accueillant de l'humble maison basse
où veille le bonheur au chevet de mon rêve.

III. Combien de bras se sont ouverts

Combien de bras se sont ouverts
n'ayant étreint qu'une chimère!
Combien de cœurs se sont fermés
sur leurs désirs inanimés!

Combien nos ombres sont légères
à la diligente ouvrière
qui brode avec dextérité
au fil des jours, l'Éternité ;

nous avons repoussé, trop fiers,
la voix chantante des prières,
où les âmes vont s'abreuver.
Oh! Dieu! Nous avons bien pleuré,
mais n'avons pas assez souffert.

Pourtant nos ombres sont légères,
plus légères que nos prières
dont les accents désespérés
chargent d'échos l'Éternité!

IV. Quiétude

Je voudrais du silence entre nos cœurs ce soir,
le silence qui fait les minutes plus longues
quand la flamme vacille ainsi qu'un encensoir
et que nous sommes seuls dans les ombres
oblongues.

Par de semblables nuits s'envolèrent des heures,
par nuits d'autrefois où je ne savais pas
que le monde est petit quand passe le bonheur
et que l'on suit trop tard l'empreinte de ses pas.

Je frémis du frisson qui froisse en le frôlant
le corsage léger où s'abrite ton cœur
et rêve près de toi sur un rythme très lent
à de semblables nuits en de semblables heures.

EDGARD VARÈSE

16.

Un grand sommeil noir
(Poème de Paul Verlaine)

Un grand sommeil noir
tombe sur ma vie:
dormez, tout espoir,
dormez, toute envie!

Je ne vois plus rien,
je perds la mémoire
du mal et du bien...
o la triste histoire!

Je suis un berceau
qu'une main balance
au creux d'un caveau:
silence, silence!